

Rôle des femmes en agriculture

(Suite.)

Une entreprise agricole ne peut être complète, ne peut marcher de manière à donner des profits à celui qui l'exploite, s'il n'est secondé par celle qui doit partager son existence et ses travaux. *C'est l'homme qui gagne, c'est la femme qui conserve.* Cette maxime, qui s'étend à presque toutes les conditions sociales, prend une bien plus grande force dans une exploitation agricole. La direction du ménage, qui comprend celle de la basse-cour, désignation qui s'étend bien à autre chose que le poulailler et le pigeonnier, est entièrement sous la dépendance de la ferme; elle peut, par son ordre et son économie, non-seulement apporter une grande diminution dans les dépenses journalières si importantes par leur continuité, mais encore obtenir un grand accroissement dans le produit des choses qu'elle dirige, qui outre les ressources qu'elles lui offrent pour son ménage, peuvent aussi donner un revenu pécuniaire et concourir à l'amélioration des cultures.

Et cependant là ne s'arrête pas ce qu'une bonne ménagère peut faire dans l'intérêt de la famille.

L'homme appelé à la direction d'une exploitation agricole est obligé à faire de nombreuses absences, soit pour la vente des produits, soit pour l'achat de son bétail, de ses engrais, de ses instruments, etc., etc. C'est alors qu'une habile ménagère peut être largement utile aux intérêts de la famille en suppléant son mari, non seulement dans la surveillance de ces travaux au courant desquels elle doit être, mais encore en prenant un parti intelligent et décei-f dans des circonstances imprévues, où l'indécision, l'inaction ou l'ignorance mettraient en péril une récolte, un animal, ou feraient manquer une vente avantageuse de bétail ou de denrées. J'ajouterai que sa surveillance peut éviter le gaspillage du temps, chose la plus pernicieuse d'une vie active, ou la mauvaise exécution d'un ordre donné avant le départ par son mari.

Donc on ne peut nier qu'une femme trouvera, dans la fonction de ménagère agricole, à satisfaire le puissant mobile de l'intérêt.

Je vais à présent essayer de démontrer que nulle position sociale ne peut offrir à une femme, plus que la vie rurale, les moyens de satisfaire les sentiments de son cœur.

Je crois pouvoir lui dire que la tendresse de son époux sera plus vive, plus assurée qu'à la ville; la compagne d'un agriculteur étant aussi nécessaire à la conduite de ses affaires qu'au charme de sa vie et aux soins de sa famille, il existe entre eux un lien de plus, lien puissant, puis-qu'il naît de l'intérêt. La vie active et saine qu'elle mène lui conserve la santé et longtemps les grâces physiques qui faisaient le charme de sa première jeunesse; ces avantages, et la bonne humeur qui en est la suite, donnent à l'intérieur de la famille un attrait qui y fait toujours revenir l'époux avec plaisir.

La vie de travail et d'action à laquelle est appelé un cultivateur lui fait trouver de grandes jouissances aux moments de repos qu'il vient prendre au sein de la famille, où les doux entretiens sur les choses qui l'occupent ne languissent jamais, car l'agriculture, comme les arts et la poésie, possède un attrait irrésistible auquel on se laisse aller, je dirai presque jusqu'à la passion.

Sa jeune famille, élevée par leur tendre mère et croissant sous ses yeux, lui offre un intérêt qui ne se ralentit pas, parce qu'elle voit tout un avenir en elle, et sa tendresse s'en accroît.

Enfin, il faut le dire, à la campagne une jeune épouse n'est point livrée à l'abandon causé par l'habitude presque-générale des bals et des théâtres, habitude fatale à l'union des familles et au bonheur domestique. A peine un chef de famille, après avoir terminé ses affaires de la journée, est-il rentré au logis

pour y prendre ses repas, qu'il quitte le foyer domestique, et laisse son épouse livrée à une solitude qu'elle ne peut rompre sans s'exposer à la médiancée.

Cet abandon ne saurait avoir lieu à la campagne, où ne se trouvent pas les occasions qui le font naître.

Les jouissances maternelles, les plus douces de la vie, sont aussi tout autrement vives et complètes à la campagne qu'à la ville; bien plus souvent les femmes, conservant leur santé, peuvent accomplir, dans toute leur étendue, les devoirs maternels, et jouissent d'un bonheur souvent refusé à la femme de la ville. L'entourage de sa jeune famille n'est point un obstacle à ce qu'elle vaque à ses devoirs de ménage; l'étiquette étant bannie de la vie, elle se livre à ses affaires environnée de ses enfants, qui égayent son travail, et, bien jeunes encore, peuvent le partager.

Oublierai-je de parler des éminents services qu'une ménagère agricole peut rendre à tout son entourage, et qui concourent à lui conquérir des affections? Ils sont de toute nature; par son exemple, par ses conseils, par son savoir et les ressources qui procurent l'abondance d'une exploitation bien dirigée; on l'aime parce qu'elle peut, qu'elle sait bien obliger; et la charité, cette douce et consolante vertu, qui fait toujours du bien au cœur sans jamais lui faire de mal, peut s'exercer à la campagne d'une manière libérale, bien entendue, judicieuse, profitable, au moyen de ressources qu'on ne possède pas à la ville, et qui font bénir notre ménagère par les gens qu'elle soulage et par Dieu.

O jeunes femmes! sachez-le bien, une vie oisive ou occupée de futilités est une vie sans but et sans bonheur; une vie active et bien remplie, utile à la famille et à la société, est conforme au vœu de la nature et nous rend heureux.

MME CORA MILLET, née ROBINET.

L'émigration des campagnes

On est toujours heureux de trouver des hommes qui savent mettre en avant les bons principes en s'adressant à l'intelligence et au cœur des jeunes gens qui n'ont point encore vécu au milieu du tourbillon du monde, où dominent le plus souvent l'intrigue, la mauvaise foi, et une foule de mauvaises passions.

Nous trouvons dans l'*Horticulteur de la Gironde* quelques paroles prononcées à l'occasion de la distribution des prix d'une école communale par le maire chargé de présider cette touchante cérémonie. Ces paroles sont empreintes d'un caractère de bon sens et de haute raison, et nous serions heureux de les rencontrer souvent dans la bouche de ceux qui, à cause de leur position, exercent une grande influence sur l'avenir social.

"Que gagne-t-on le plus souvent, a dit cet honorable magistrat, à s'éloigner de son berceau? La souffrance, la maladie; la maladie, si cruelle sans les soins affectueux d'une mère; la maladie, presque toujours suivie de la misère, mauvaise conseillère, qui rend si facile l'apprentissage de tous les vices.

"Restez donc, chers enfants, au milieu de nous; restez-y non-seulement par affection pour les vôtres, mais aussi dans votre intérêt. Livrez-vous aux travaux agricoles; soyez sûrs que, pas plus que l'industrie, l'agriculture n'a dit son dernier mot.

"Vous voyez tous les jours des hommes vraiment dévoués au sol faire des découvertes importantes; apprenez à les appliquer avec discernement, à les améliorer par le travail et l'étude.

"Vous êtes presque tous fils de propriétaires de vignes ou de terres, fils de fermiers ou de jardiniers; restez vigneron, restez laboureur, restez jardinier; en un mot, restez cultivateurs: il n'est pas de métier plus honorable.

"Quel est, en général, le motif qui vous donne la pensée de